

Humbert Ier et le duel Albertone et Henri d'Orléans.

Nous croirions manquer à notre devoir, en ne relevant pas avec les éloges qu'il mérite, un acte qui a fait sensation dans le monde officiel européen et qui honore son auteur.

Nous voulons parler de la démarche du roi Humbert pour prévenir le suit d'un cartel envoyé par le général italien Albertone au prince Henri d'Orléans qui, à tort ou à raison, nous nous bornons à constater — s'était livré à quelques réflexions désoobligeantes sur la conduite de certains officiers et soldats italiens en Abyssinie.

Dans les circonstances actuelles, un pareil duel serait un événement lamentable.

On ne peut que féliciter le Roi Humbert d'être intervenu spontanément entre les deux adversaires. Cette démarche lui fait le plus grand honneur et sa triple qualité d'homme, d'Italien et de Roi.

On parle maintenant de l'entrée en scène d'un haut personnage de la cour d'Italie, qui se substituerait au général Albertone. Nous souhaitons, quant à nous, que cette affaire s'arrange d'une façon honorable pour tous, et suivant la loyale et vraiment royale inspiration du monarque.

Ce que sont devenus les lauréats du Conservatoire de Paris.

Que deviennent les jeunes gens des deux sexes qui, chaque année, affrontent les concours du Conservatoire et se préparent à la carrière du théâtre ?

Voilà plus de cent ans que le Conservatoire a été fondé ou mieux qu'il a eu son existence officiellement consacrée par un décret du Directoire. Il est fort difficile d'avoir des renseignements précis sur les distributions de prix au Conservatoire faites lors de la fondation de l'établissement.

Durant les premières années, qui sont encore celles de la république, nous rencontrons le nom de la citoyenne Chereau, qui remporta un premier prix de chant; celui du citoyen Poulain, qui obtint un accessit de solfège. Mais de tous ces citoyens, aucun n'a laissé son nom à la postérité. Un reste, il n'y a encore que des classes de chant. Déjà, avec le Conservatoire, l'appellation de citoyen tend à disparaître. En parcourant les palmiers du premier Empire, nous rencontrons deux noms devenus célèbres, attachés à deux années de suite à des prix et à des accessits: Pouchard, qui devait créer le rôle de Georges Brown dans la Dame Blanche, et Lévesseur, qui créa tous les basses nobles du répertoire lyrique qui commençaient à se former: Mechtal, de Guillaume Tell; Bertrand, de Robert le Diable; Marcel, des Huguenots; le Cardinal, de la Juive, et tant d'autres. La carrière de Lévesseur fut très longue. Elle se poursuivit jusqu'au Prophète, en 1830, et comme Pouchard, il devint professeur au Conservatoire.

En 1812 apparaissent les noms de Samson et de Mme Thénard, qui furent des comédiens célèbres au Théâtre-Français; ceux de Suzanne Brohan, la mère des Brohan, qui appartient au Vaudeville; de Chollet, le Zampa et le postillon de Lonjumeau de l'Opéra-Comique; d'Emilie Dupont, de Mlle Mante, de Beauvallet, le futur tragédien. Le nom de Cornélie Falcon est pour la première

fois attaché, en 1830, à un accessit de vocalisation. — Il y avait alors une classe de vocalisation! — et, l'année suivante, celle qui devait être Rachel de la Juive, Valentine des Huguenots, sortait de l'école avec un premier prix de tragédie lyrique, pour voir sa carrière, quelques années après, tragiquement brisée par la perte de sa voix. C'est ensuite Anaïs Fargueil qui s'essayait à l'art lyrique pour débiter à l'Opéra-Comique, dans la Chercheuse d'Époux, avant de devenir Théodora applaudie des drames et des comédies de Sardo. Le comédien Achard, dont la réputation fut grande au Palais-Royal et au Gymnase, passa, lui aussi, par la classe de chant du Conservatoire. En 1837, Roger, le futur Jean de Leyde du Prophète, concourut pour le chant et l'Opéra-Comique. Il obtint un premier prix dans ces deux facultés et débute à l'Opéra-Comique, dans le Maçon. On sait quelle fut depuis lors sa brillante carrière, interrompue par un accident de chasse, et qui lui reprit péniblement pour écouler finalement dans le drame de Cadix, de George Sand.

Nous n'en finirions pas d'énumérer tous les noms qui s'offrent à notre mémoire et qui, extraits du palmarès, ont ensuite traversé le théâtre avec des fortunes diverses. Citons cependant, durant cette période déjà assez éloignée, Augustin Brohan, Mlle Denain, qui devait devenir la belle mère de Léo Delibes; Plumpeable comédien Leroux, mort sociétaire de la Comédie-Française; Maubant, Charles Pouchard fils, qui devait débiter au Théâtre-Français avant de devenir chanteur, puis régisseur à l'Opéra-Comique. En 1842, Got obtint un deuxième prix de comédie; en 1843, un premier. Il débute au Théâtre-Français dans les Héritiers, et à pris, il y a trois ans, sa retraite comme doyen. Puis ce sont des ténors, Jourdan et Barbot; ce dernier, qui a créé Faust; le baryton Bussine. Au concours de 1845, Blaisot remporta un second prix de comédie, et Delaunay un premier accessit. Le premier a passé sa vie dans une douce obscurité au Gymnase; le second a eu un demi-siècle de jeunesse au Théâtre-Français. Bizarrie des destinées que Delaunay aime à conter. Le nom de Moutaubry se lève en même temps que celui de Larochelle. L'un devint célèbre comme ténor à l'Opéra-Comique, l'autre fit sa fortune dans les grands, puis dans les petits théâtres.

L'année 1847 nous offre une ère à travers laquelle les souvenirs deviennent plus tangibles. L'étoile de Mlle Félix Miolan se lève au milieu d'une véritable constellation artistique de prix et d'accessits: Bataille qui créa l'Étoile du Nord; Gueymard, le ténor à la voix tonitrueuse de Roland à Roncevaux. Cet entourage devait être de bonne augure pour la future Marguerite de Faust, pour la Juliette idéale, la poétique Mireille, disparue seulement il y a deux ans, entourée encore d'admiration et surtout de vénération artistique. Dix ans après, celui qui devait être son mari, Léon Carvalho, se voyait octroyer un accessit d'opéra comique. Il débute dans les Rendez-vous bourgeois, créait des rôles dans la Dame de pique, l'Étoile du Nord et devenait en 1855, directeur du Théâtre-Français; et vingt ans après, directeur de l'Opéra-Comique, où il est encore avec la réputation bien établie d'un artiste éminent et d'un metteur en scène émérite.

Lambert Thibouat, le joyeux vaudevilliste, obtenait un accessit de comédie en même temps

que Thiron, Mlle Favart et Mlle Fix obtenaient le prix dans cette même faculté. La carrière de Thiron est dans toutes les mémoires. Celle de Mlle Favart n'est point encore oubliée. Aux environs de 1850, nous rencontrons les noms de trois artistes: Wicart, un ténor; Depassio, une basse; et Carman, un baryton, qui devaient devenir le trio belge célèbre pendant plusieurs années. Tous les trois ont appartenu à des théâtres parisiens. Nous en passons non des moins mauvais. Madeleine Brohan entre en 1856, avec un premier prix de comédie au Théâtre-Français. Elle débute par une création dans les Contes de la Reine de Navarre, et poursuit une brillante carrière qui n'est terminée, que par la retraite, il y a quelques années. En même temps qu'elle obtenait un second prix un élève qui ne devait jamais briller qu'au second plan, M. Caristie, connu au théâtre sous le nom de Martel et père de Mme Léa Caristie-Manjan.

Jusqu'en 1860, surgissent des noms plus ou moins célèbres: Mme Jouassain, sociétaire aujourd'hui retirée du Théâtre-Français et mariée; Mlle Wertheimer, le puissant contralto, Pygmalion de Galathée; Saint-Germain, toujours alerte malgré ses soixante-dix ans sonnés; Grenier, le Rabagas de Sardou; Léon Achard, le brillant Georges Brown de la Dame Blanche, aujourd'hui professeur au Conservatoire; Érama, le comédien de l'Odéon, devenu marchand de tableaux; Mlle Tordens, qui passa par le Théâtre-Français avant d'être la lectrice de la reine des Belges, et d'autres qui se sont éparpillés en province. Puis Gustave Worms, le sociétaire de la Comédie-Française et, pour couronner cette liste: Faure, l'illustre baryton, le compositeur des Rameaux, et Mlle Caoline Lefèvre, devenue peu après Mme Faure. Leur carrière à tous deux est assez connue pour qu'il ne soit pas utile de la retracer, à la veille du prochain mariage de leur fils.

La liste touche déjà à des contemporains. Traçons la par année. 1860. — Gourdin, mort après avoir créé Baskir de Lalla-Roukh Capoul, aujourd'hui directeur du Conservatoire de New-York; le ténor Morère, épave de l'Opéra; Mlle Ronseuil qui ne sait plus qu'écrire; Constantin Coquelin qui partage un deuxième prix de comédie avec Laroche. Tous deux ont quitté la Comédie-Française, le premier pour mener un vagabondage dramatique, le second pour devenir gentilhomme fermier en Bretagne.

De 1861 à 1870, nous rencontrons des noms divers: Rosine Bernard qui pourrait bien être la grande Sarah; Sevestre, frappé à mort au combat du Bourget, décoré sur le champ de bataille, mort à l'ambulance du Théâtre-Français, sa maison; la jolie Marie Rose, presque naturalisée Anglaise; Prud'homme, toujours à la Comédie, où il débute sous le nez de Bonaparte qu'on lui avait ajusté; la belle Rosine Bloch, morte presque subitement après avoir créé à Paris la Dalila de Saint-Saëns; le baryton Melchissédec; le toujours jeune Bouché, passé sociétaire à l'ancien théâtre; Ernest Coquelin, devenu cadet pour la foule, et liquiriste dans ses moments perdus; Victor Mauré et Gailbard, tous deux premiers prix de chant de l'an 1867, qui tous deux ont été directeurs et sont restés artistes; Suzanne Reichenberg.

L'année 1868 nous révèle le nom de Jean Mounet, qui devint d'abord Mounet-Sully à l'Odéon et aujourd'hui le doyen de la Comédie; l'adorable Croizette,

retraité prématurément du théâtre pour devenir Mme Stern; Parfouru, Max Porel, directeur du Vaudeville; Bouhy, un baryton improvisé trop tôt professeur; et, dans les classes de comédie, Mlle Chapuy, qui bifurqua sur l'Opéra-Comique, où elle créa la Micaëla de Carmen et est aujourd'hui la générale André. Au concours de 1870, les ténors Richard et Dereims concoururent sous l'uniforme du troupière, et à la suite d'un premier prix plein d'espérances qui n'ont pas été réalisées donné à Mlle Thibaut, nous rencontrons les noms de Baillet, Jourdan, Dupont-Vernon, Joliet, Villain, Miles Martin, Blanc et Baretta, qui ont fait ou font encore partie de la Comédie Française.

Retenue en 1871. Les concours sont repris seulement en 1872. Les lauréats, élus depuis cette époque, sont en pleine carrière. Mlle Réjau est devenue Mme Réjane-Porel; Truffier, Silvain, Leloir, Le Bargy, de Férandy, Raphaël Duflot, Leitner, G. Beer, Delahy, Mlle Marsy, Kalb, Muller, Brandès, Du Minil, Ludwig, Moreno, Mme Amel sont à la Comédie-Française. A l'Opéra, nous retrouvons Fournets, Rose Caron qui n'a jamais réussi qu'à décrocher un second accessit; Delmas, Affre, Vague, Mlle Bréval; à l'Opéra-Comique: Moutierat, Lenardon, Jérôme, Badiali, Carbone, Esther Chevalier et tant d'autres; Mlle Vergin a abandonné le théâtre pour devenir Mme Colonne, et enfin, avec des fortunes diverses: le regretté Marais, Larocher, impresario en disponibilité; Guity, Candé, Brémont, Gali, pax, Ganthier, Duard, Tarride, Mmes Legault, Darland, Kolb, Raphaële Sizos, de Cerny, Samé, et parmi quelques chanteurs devenus professeurs: Vergnet, Taakin, Mmes Bilbaut-Vauchelle, Nicot, M. et Mme Lureau-Escalais; puis, Talazac et, après la mort de son mari, la femme d'un notaire de Chartou.

Tous ceux-là ont fait leur chemin dans le monde artistique. Mais combien n'ont pas passé par le Conservatoire. Rachel, Rose Chéri, Aimée Desclée, Frédéric Febvre, quelques-uns qui n'y restèrent pas comme Brebant et qui n'en sont pas moins devenus des artistes célèbres.

Christine Nilsson. Mme Christine Nilsson, comtesse de Miranda, que nous avons entendue à la Nlle-Orléans, vient de faire un séjour en Suède, sa patrie; elle a visité l'Exposition du Nord, à Stockholm, et a voulu revoir les lieux de son enfance. Christine Nilsson représente exactement pour la Suède ce que Mme Sarah Bernhardt représente pour la France. Sarasate pour l'Espagne. Elle est la femme représentative de son pays. L'incarnation du plus pur type suédois et du don très national du chant. Les longues années d'absence n'ont pu faire de Christine Nilsson une étrangère; aussitôt qu'elle reparait, les cœurs vont vers elle.

Cette année encore, le séjour de la Nilsson parmi ses compatriotes n'a été qu'une suite ininterrompue de témoignages de sympathie et d'admiration. On a également bien compris quelle impression ineffaçable la carrière légendaire de la petite stina des marchés paysans qui devint reine du chant à la fois par la masse du peuple. Partout des foules curieuses attendaient, patiemment, pendant des heures son passage.

A l'Exposition de Stockholm, elle a fait autant de sensation que le roi de Siam qui, du reste, fut conspué pour son manque de politesse et d'exactitude. Christine Nilsson a contribué d'une manière intéressante à cette Exposition de Stockholm, dont la section pour la musique et le théâtre contient

nombre de souvenirs de sa carrière, y compris son violon d'enfance. «La comtesse de Miranda ne chante plus, au grand regret de ses compatriotes qui auraient bien voulu l'entendre sa voix magnifique. Une fois cependant la Nilsson s'est laissée entraîner à chanter. C'était un soir à Upsal, la vieille cité universitaire. Les étudiants venaient la saluer en chantant ses plus beaux lieder. Touchée et enthousiasmée, la grande cantatrice entonnait alors, spontanément, dans la blanchette nuit de la Suède, le «Home, sweet home» de la Suède.»

Allemagne. Parmi les mesures prises par le gouvernement pour combattre les menées révolutionnaires, il faut signaler la réorganisation de la police dans les grandes villes de la Prusse. Depuis longtemps déjà, à Frankfurt, Breslau, Hanovre et d'autres grandes villes, la police relève directement du ministère de l'intérieur; il s'agit d'étendre ce système aux villes dans lesquelles la police est une des attributions de la municipalité.

Cette transformation de la police municipale en police d'Etat, s'opère d'abord à Kiel. Dans ce port de guerre, on a constaté parmi les ouvriers de l'arsenal les progrès constants de la propagande socialiste et l'on croit à Berlin, qu'une police fortement organisée combattrait plus efficacement cette agitation révolutionnaire.

Non sans avoir déjà signalé les protestations des socialistes, des Hanovriens et d'autres mécontents qui se sont abstenus démonstrativement de participer aux fêtes du 22 mars en l'honneur de Guillaume Ier. Les journaux bavarois relatent encore un incident qui s'est produit dans une école de jeunes filles. Une élève, à l'instigation de l'inspecteur scolaire, a demandé un maître pour qu'on, en Bavière, on fût le centième anniversaire d'un homme qui a fait tant de mal aux Bavarois! Là-dessus, l'inspecteur prit la parole, approuva entièrement la question de la jeune fille, ajoutant que, si le roi Louis vivait encore on n'aurait jamais célébré cette fête en Bavière. Il paraît que jusqu'à présent aucune mesure n'a été prise contre cet inspecteur scolaire, et les journaux prussiens s'en indignent.

Republique d'Orange. Les dernières nouvelles reçues du sud de l'Afrique appellent l'attention sur les armements de deux républiques boers. Suivant l'exemple du Transvaal, l'Etat libre d'Orange prend aussi ses précautions.

C'est ainsi que le rapport lu dernièrement à la Commission du Volksraad de Bloenfontein fait connaître qu'à la fin de 1896 le gouvernement disposait de 3 millions de cartouches pour le fusil Henry Martini, et 628,000 cartouches pour le fusil Mauser. Le rapport ajoute qu'un million de cartouches Mauser a été commandé. Le gouvernement de l'Etat libre d'Orange veut arriver à disposer d'un stock de 4 millions de cartouches, ce qui est un chiffre respectable pour une armée de 15,000 hommes.

Japon. Les langues étrangères au Japon. L'Ecole des langues étrangères de Tokio s'ouvrira au mois de septembre. On y apprendra le russe, le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le chinois et le coréen. L'anglais n'entre pas dans le programme, étant enseigné déjà dans presque toutes les écoles japonaises. Mais comme les relations de l'Empire du Soleil Levant avec la Russie et la France s'étendent chaque jour davantage, l'étude des langues de ces deux pays formera l'enseignement principal de la nouvelle institution. Les élèves sortants seront attachés en majorité au ministère japonais des affaires étrangères.

Le nouveau câble transatlantique. Le «Philadelphia Inquirer» publie au sujet du nouveau câble qui va relier la France et les Etats-Unis et qui, celui-là, appartient à une compagnie française un intéressant article où nous lisons: «Maintenant que les fêtes qui ont accompagné la célébration du Jubilé de diamant de la reine Victoria sont passées, nous pouvons considérer, à certains points de vue, les résultats de l'ère de Victoria.»

Une des raisons principales de la puissance britannique est le monopole presque absolu de tous les câbles de l'Océan. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul câble de première importance qui ne soit, en cas de guerre, absolument sous son contrôle. Elle pourrait couper tous les câbles qui aboutissent aux Etats-Unis et se servir exclusivement, à son bénéfice, de ceux du Canada. Etre ainsi privé de toute communication avec le reste du monde serait pour nous la plus grave des calamités. C'est donc avec le plus vif plaisir que nous apprenons la solution pratique de cette question par le gouvernement français qui a songé qu'en cas de guerre avec l'Angleterre la France serait privée de toute communication avec notre pays. éventuellement des plus dangereuses pour elle. On va donc poser, dans un but stratégique, un câble qui ira de France à Cap Cod (Massachusetts).

Quand nous nous rappelons toutes les obligations que nous avons envers la France, et que nous considérons que quoiqu'il puisse survenir dans le monde, une guerre entre notre pays et la France est impossible, c'est avec joie que nous saluons la pose de ce câble dans laquelle nous voyons la reconnaissance en fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'alliance naturelle des deux pays. Nous ne désirons pas la guerre, mais si soit l'Amérique, soit la France avait à combattre l'Angleterre, ce câble serait de la plus haute importance. Aussi nous pensons bien que le peuple américain le prendra sous sa protection et en aidera l'établissement.

La France est notre amie, au passé, au présent, comme au futur. Nous ne pouvons entrevoir dans l'avenir aucun événement qui ne rende plus intime les relations des deux pays. Ce fait rassure encore les liens qui nous attachent et qui seront éternels. Le nouveau câble sera pour les deux nations un nouveau mobile d'entente non seulement au point de vue matériel, mais encore au point de vue sentimental et pratique. Vive la France!

Un pâté monstre. Pour fêter le jubilé de la reine Victoria les habitants de Denby-Dale, un petit village situé dans le Yorkshire, ont eu l'idée de confectionner un «pâté» monstre, dans la composition duquel sont entrés les divers ingrédients qui suivent: Six cents kilos de bœuf, cent kilos de veau, cent kilos de mouton, cent quarante kilos de porc, trente kilos de beurre, quatre-vingt-dix kilos de lard, trente-deux kilos de farine et plus de deux cents pièces de gibier. Ce pâté extraordinaire, du poids d'environ deux mille kilogrammes, mesurait deux mètres quatre-vingt

de large sur quatre de long et sa hauteur atteignait un mètre. Quand il a été cuit à point, on l'a décoré de fleurs et de feuillage, et, escorté par un détachement de policemen, il a été traîné processionnellement sur un char auquel étaient attelés quatorze chevaux, jusqu'à l'Hôtel de Ville.

Les invasions des mines. Depuis quelques semaines, il ne se passe pas de jour que nous n'ayons à enregistrer un mouvement de mineurs, une invasion de 200, 300, 500 ouvriers qui, bénévolement ou sous l'influence de quelques meneurs, ayant abandonné leurs ateliers, s'en vont, en corps, exercer une pression sur ceux qui ne veulent pas abandonner les leurs.

Ces tentatives, ces marches et contre-marches se multiplient, se prolongent et, jusqu'ici, n'entraîvent pas le jour où elles cessent. Sous le prétexte que, jusqu'à présent, il ne s'est pas produit d'excess trop criants, d'actes bien caractérisés de violence et que les rassemblements ne se font pas, les armées à la main, les autorités laissent tout faire et tout passer. C'est ainsi qu'il y a trois ou quatre ans, elles ont permis à toute une armée de faibles, de loqueteux, conduits par des charlatans, de traverser une grande partie de l'Union, d'envahir des Etats entiers où ils n'avaient que faire, pour venir demander du travail qu'ils savaient bien qu'on ne leur donnerait pas et que, d'ailleurs, ils eussent repoussés avec horreur, si on le leur eût offert. On se rappelle cette marche de l'armée de Coxey qui, à cette époque, a tant ému les populations et placé le gouvernement central dans une situation fort critique.

Le mouvement a fait fiasco, et les grands politiques de l'Union ont considéré la dispersion de ce dangereux attonnement comme une victoire définitive de l'ordre sur le désordre. Il n'en était rien. Ce qui se passe sous nos yeux en est la preuve; car les démonstrations en masse contre telles et telles mines ne sont pas autre chose qu'une forme nouvelle du mouvement de Coxey.

Quoiqu'on en dise, l'intimidation existe ici, bien prononcée, bien caractérisée, et il est difficile de comprendre que des hommes d'Etat sérieux ne cherchent pas à y mettre un terme.

Si cette seconde tentative n'est pas plus ou moins réprimée, nous en aurons une troisième, une quatrième, et Dieu sait où tous ces désordres nous mèneront, car il y a progrès réel dans la façon dont sont dirigées ces démonstrations. Nous voyons bien clairement ce que l'ordre et le travail peuvent y perdre; nous n'entrevoions nullement ce qu'ils peuvent y gagner.

MOTS DE LA FIN. Vanité: — Il me semble que M. X... est follement convaincu de sa valeur! — Ne m'en parle pas, il se croit tellement important que quand il prend l'omnibus il paie toujours deux places!...

Au bureau d'omnibus, la ligne des grands boulevards: — Le m... le deux... le trois!... Votre numéro, monsieur! — Mon numéro, citoyen! Est-ce que nos pères avaient besoin de numéros pour prendre la «Bastille»?

Le bureau d'omnibus, la ligne des grands boulevards: — Le m... le deux... le trois!... Votre numéro, monsieur! — Mon numéro, citoyen! Est-ce que nos pères avaient besoin de numéros pour prendre la «Bastille»?

Le bureau d'omnibus, la ligne des grands boulevards: — Le m... le deux... le trois!... Votre numéro, monsieur! — Mon numéro, citoyen! Est-ce que nos pères avaient besoin de numéros pour prendre la «Bastille»?

Le bureau d'omnibus, la ligne des grands boulevards: — Le m... le deux... le trois!... Votre numéro, monsieur! — Mon numéro, citoyen! Est-ce que nos pères avaient besoin de numéros pour prendre la «Bastille»?

Le bureau d'omnibus, la ligne des grands boulevards: — Le m... le deux... le trois!... Votre numéro, monsieur! — Mon numéro, citoyen! Est-ce que nos pères avaient besoin de numéros pour prendre la «Bastille»?

à soiree de la veille à l'hôtel Saint-Albin, le concert qu'il y avait donné, l'éclatant succès de son œuvre.

Enfin il parla de l'appui que lui avait promis le prince Peresko.

A mesure qu'il parlait les yeux noirs de Mlle Duval exprimaient une vive sympathie, brillaient de plaisir.

Mais d'instinct en instinct sur le visage du vieux professeur s'épandait un nuage menaçant.

— Bravo! dit-il d'une voix sarcastique quand Mourelles eut achevé son récit, vous avez commis un opéra à mes compliments! Il s'inclinait d'un mouvement ironique et grotesque.

insolente du maestro Blondel, je viens ici pour avoir votre opinion, qui seule m'est précieuse.

En même temps, il lui tendait sa partition d'Atala.

Avec majesté M. Blondel déroula, l'alla placer sur un pupitre, saisit un violon, et commença de faire courir l'archet sur les cordes.

Il regardait page par page, commençant une mesure, l'interrompait, passant à la page suivante.

Assez froissé de ce man que dégarda, Mourelles le regardait en silence.

— Pardou, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

Un rictus amer et sardonique tordit la bouche du vieil homme.

— Non, non, protesta Charles, moitié riant, moitié blessé.

— C'est heureux, fit l'autre. Eh bien! moi, monsieur, moi, j'ai attendu la soixantaine avant de présenter un opéra à mon directeur, «Penthésilée», drame lyrique en sept actes et dix tableaux, le fruit d'un demi-siècle de travail.

C'était une initiation musicale nouvelle, la création de toute une école, une porte ouverte sur l'infini!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Non, non, protesta Charles, moitié riant, moitié blessé.

— C'est heureux, fit l'autre. Eh bien! moi, monsieur, moi, j'ai attendu la soixantaine avant de présenter un opéra à mon directeur, «Penthésilée», drame lyrique en sept actes et dix tableaux, le fruit d'un demi-siècle de travail.

C'était une initiation musicale nouvelle, la création de toute une école, une porte ouverte sur l'infini!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Non, non, protesta Charles, moitié riant, moitié blessé.

— C'est heureux, fit l'autre. Eh bien! moi, monsieur, moi, j'ai attendu la soixantaine avant de présenter un opéra à mon directeur, «Penthésilée», drame lyrique en sept actes et dix tableaux, le fruit d'un demi-siècle de travail.

C'était une initiation musicale nouvelle, la création de toute une école, une porte ouverte sur l'infini!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Non, non, protesta Charles, moitié riant, moitié blessé.

— C'est heureux, fit l'autre. Eh bien! moi, monsieur, moi, j'ai attendu la soixantaine avant de présenter un opéra à mon directeur, «Penthésilée», drame lyrique en sept actes et dix tableaux, le fruit d'un demi-siècle de travail.

C'était une initiation musicale nouvelle, la création de toute une école, une porte ouverte sur l'infini!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!

— Non, non, protesta Charles, moitié riant, moitié blessé.

— C'est heureux, fit l'autre. Eh bien! moi, monsieur, moi, j'ai attendu la soixantaine avant de présenter un opéra à mon directeur, «Penthésilée», drame lyrique en sept actes et dix tableaux, le fruit d'un demi-siècle de travail.

C'était une initiation musicale nouvelle, la création de toute une école, une porte ouverte sur l'infini!

— Pardon, monsieur, et Mozart, qui, à douze, produisit un opéra!